

On ne badine pas avec l'amour Alfred de Musset

Extrait 1 : acte I, scène 2

LE BARON ET MAÎTRE BRIDAINE

LE BARON

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon — discrètement, s'entend — devant sa cousine ; cela ne peut produire qu'un bon effet — faites-le parler un peu latin — non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien — mais au dessert — entendez-vous ?

MAÎTRE BRIDAINE

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend ? D'où sortez-vous, Bridaine ? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAÎTRE BRIDAINE

Je connais peu les femmes ; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON

Je les connais, Bridaine ; je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage.

Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre

Bonjour, mes enfants ; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican !
Embrassez-moi, et embrassez-vous.

On ne badine pas avec l'amour

Alfred de Musset

Extrait 2 : acte I, scène 4

PERDICAN ET LE CHŒUR

PERDICAN

Bonjour, mes amis. Me reconnaissez-vous ?

LE CHŒUR

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme ?

LE CHŒUR

Nous nous en souvenons, seigneur.

Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger ?

LE CHŒUR

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles !
Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras ;
mais nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil.

Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel,
et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau.
Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents ;
vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois.
C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

On ne badine pas avec l'amour

Alfred de Musset

Extrait 3 : acte II, scène 1

PERDICAN ET CAMILLE

PERDICAN

Déjà levée, cousine ? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier ;
tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE

Parlons sérieusement, Perdican ;
votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez ;
mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN

Tant pis pour moi si je vous déplaïs.

CAMILLE

Pas plus qu'un autre ;
je ne veux pas me marier : il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN

L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère ;
je retourne demain au couvent.

PERDICAN

Il y a de la franchise dans ta démarche ; touche là et soyons bons amis.

CAMILLE

Je n'aime pas les attouchements.

On ne badine pas avec l'amour

Alfred de Musset

Extrait 4 : acte II, scène 3

PERDICAN ET ROSETTE

ROSETTE

Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers.
Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose.
Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche ;
leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue,
leurs amoureux sur les lèvres ;
moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN

Que tu es jolie, mon enfant !

ROSETTE

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela.
Comme vous paraissez triste ce matin !
Votre mariage est donc manqué ?

PERDICAN

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé ;
les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi ;
mais Camille ne s'en souvient pas.
Et toi, Rosette, à quand le mariage ?

ROSETTE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous ?
Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN

De tout ce qui te plaira,
de tout ce qui peut passer sur tes lèvres
sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie.

Il l'embrasse

ROSETTE

Vous respectez mon sourire,
mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble.
Regardez donc ; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main,
et cependant le ciel est pur.

PERDICAN

Pardonne-moi.

ROSETTE

Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez ?

On ne badine pas avec l'amour

Alfred de Musset

Extrait 5 : fin de l'acte II, scène 5

PERDICAN À CAMILLE

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent,
et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée,
réponds ce que je vais te dire :
Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards,
hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ;
toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses,
curieuses et dépravées ;
le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes
rampent et se tordent sur des montagnes de fange ;
mais il y a au monde une chose sainte et sublime,
c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.
On est souvent trompé en amour,
souvent blessé et souvent malheureux ;
mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe,
on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit :
J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé.
C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice
créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort. **RIDEAU**

On ne badine pas avec l'amour

Alfred de Musset

Extrait 6 : Acte III, scène 6

CAMILLE, PERDICAN, ROSETTE

CAMILLE

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ?
Etes-vous sûr de leur inconstance,
et savez-vous si elles changent réellement de pensée
en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non.
Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ;
vous voyez que je suis franche ;
mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme,
lorsque sa langue ment ?
Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent,
à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose ?
Et qui sait si, forcée à tromper par le monde,
la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir,
et mentir quelquefois par passe-temps, par folie,
comme elle ment par nécessité ?

PERDICAN

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais.
Je t'aime Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais ?

PERDICAN

Jamais.

CAMILLE

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois.

Elle lève le rideau, Rosette paraît, évanouie

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican,
lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles ?
Si vous ne mentez jamais,
d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant me dire que vous
m'aimez ?
Je vous laisse avec elle ; tâchez de la faire revenir.